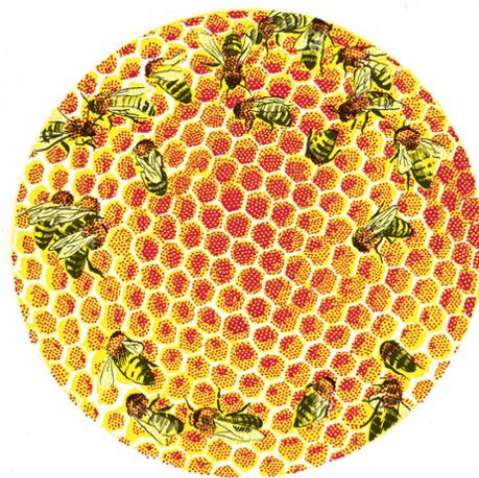


L'abeille, animal politique



GIACOMO NANNI

Jean-Michel Normand

Des abeilles et des hommes 3|6 Autrefois érigée en symbole de la royauté ou de l'Empire, l'abeille fascine par son modèle de société, dans lequel les idéologues trouvent toujours matière à réflexion

S'agissait-il vraiment d'abeilles ? Les historiens en doutent. Aujourd'hui, ils penchent plutôt pour des hannetons, des cigales, peut-être des mouches. Au fond, peu importe. Lorsque, en 1653, trente insectes d'or et d'émail sont exhumés près de Tournai (Belgique) du tombeau de Childéric I^{er}, roi des Francs saliens et père de Clovis, ils sont pieusement recueillis et l'abeille élevée sur-le-champ au rang d'emblème primitif des rois de France. Les nobles reliques sont remises en grande pompe à Louis XIV.

Il n'en fallait pas davantage aux zéloteurs du futur Napoléon I^{er}, réunis au sein d'une commission spéciale du Conseil d'Etat, pour hisser l'abeille au côté de l'aigle romaine. Un attribut de plus au service du nouveau régime à l'aube du couronnement de 1804. L'empereur ne voit que des avantages à parsemer d'abeilles d'or son manteau de velours pourpre.

Cet animal fait fi des frontières, inspire la crainte autant que l'empathie, incarne un idéal de discipline et d'ardeur au travail. Accessoirement, il adresse un clin d'œil à la France des campagnes qui n'a pas toujours porté la Révolution dans son cœur. Et puis, le storytelling des insectes découverts à Tournai permet de phagocyter de manière subliminale l'héritage monarchique. Une aubaine.

Quatre décennies plus tard, Napoléon III, qui s'empresse de convoquer l'impérial hyménoptère (la catégorie d'insecte de l'abeille), va découvrir qu'en politique les symboles peuvent se retourner contre celui qu'ils sont

censés servir. *Orphée aux enfers*, l'opéra-bouffe créé en 1858 par Offenbach à l'apogée du Second Empire, fait danser un Jupiter – alias l'empereur – déguisé en mouche plutôt qu'en abeille. L'intéressé rit jaune.

Quant à Victor Hugo, il lance depuis Jersey un appel à la rébellion dans un poème intitulé *Le Manteau impérial* : « Ruez-vous sur l'homme, guerrières ! Ô généreuses ouvrières/Vous le devoir, vous la vertu/Ailes d'or et flèches de flamme/Tourbillonnez sur cet infâme/Dites-lui : "Pour qui nous prends-tu ?" ».

Révolutionnaire par nature

La révolution française avait couvé l'abeille du regard. Mais pas au point de l'adouber. En octobre 1795, le ci-devant François-Antoine Daubermesnil, député du Tarn à la Convention, s'enflamme à la tribune : pourquoi ne pas décider que, dorénavant, une ruche figure sur le frontispice de tous les bâtiments publics ? Travailleuse, altière, ignorant les privilèges et toujours prête à défendre sa ruche-patrie, l'abeille est révolutionnaire par nature. D'ailleurs, au IV^e siècle avant notre ère, Platon voulait construire des villes semblables à des ruches – un cauchemar d'urbaniste, dirait-on de nos jours... – et s'en était inspiré pour imaginer sa République. L'idée est tentante.

Jean-François Barailon, médecin et député de la Creuse, prend alors la parole devant la Convention. Sous les rires et les applaudissements, il rappelle que la colonie est dirigée par une reine « à laquelle toutes les abeilles font leur cour ». On fait mieux comme symbole républicain. Il n'aura même pas à mentionner que, très exactement deux ans auparavant, les élus du peuple avaient envoyé à la guillotine la souveraine des abeilles de France. La proposition d'orner d'un rucher bourdonnant tous les frontons des bâtiments publics fut balayée sine die.

Estampillée royaliste, l'abeille peine à se défaire de cette réputation qui trouve un écho outre-Atlantique. *Apis mellifera*, introduite dans les prairies du Nouveau Monde par les colons blancs, « n'est pas native de notre continent », glisse malicieusement Thomas Jefferson en 1782, mettant en exergue la nature ontologiquement républicaine de la Constitution des jeunes Etats-Unis.

Le bouillonnement idéologique du XIX^e siècle va faire fi de cette polarisation et rétablir l'abeille dans son statut d'animal politique, loin de tout sectarisme. Capable de se glisser dans toutes les épopées religieuses, elle va épouser avec la même aisance les théories les plus diverses, illustrer avec autant de conviction les causes les plus variées et les plus contradictoires. Elle est de tous les partis, de toutes les parties, mais sans jamais retourner sa veste. En observant la ruche, le penseur en quête d'un modèle de société est assuré de trouver de quoi faire son miel.

Au royaliste de stricte obédience qui voit dans la structure pyramidale du collectif apidé la légitimation naturelle du pouvoir absolu, le partisan d'une monarchie constitutionnelle pourra rétorquer que la reine ne règne que si les ouvrières la jugent apte à le faire.

A l'autre extrémité de l'échiquier, Proudhon admire cet « instinct aveugle mais convergent et harmonique » qui distribue les tâches entre les ouvrières. Dans la société idéale des hommes-abeilles, il énonce dans son manifeste anarchiste *Qu'est-ce que la propriété ?* : « Chacun sans chercher la raison de son travail, sans s'inquiéter s'il fait plus ou moins que sa tâche (...) apportera son produit, recevra son salaire, se reposera aux heures et tout cela sans compter, sans jalouser personne. » Certains entomologistes qualifient de « communiste », au sens littéral du terme, cet insecte toujours enclin à faire passer le collectif avant l'individuel.

Collectivité égalitariste

La vision de Proudhon, selon laquelle l'abeille incite à récuser toute autorité supérieure surtout si elle est étatique, déplaît à Karl Marx. Certes, admet-il, nul architecte n'est assez habile pour créer une alvéole aussi parfaite que celle d'une abeille. Mais, ajoute-t-il, « ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche ». La supériorité de l'homme tient à la conscience qu'il a de ses actions alors que l'abeille ne pense pas le parfait hexagone de cire qu'elle exécute.

Adolphe Thiers, chef de file des Versaillais lors de la Commune et viscéralement allergique aux théories

socialistes, rejoint Marx lorsqu'il s'agit de remettre l'abeille à sa place. Cette collectivité égalitariste qui séduit tant les penseurs du mouvement ouvrier est pour lui un parfait repoussoir. Le synonyme d'une humanité « *esclave de l'instinct* », privée de cette « *liberté qui consiste à pouvoir se tromper, à pouvoir souffrir* ». Libéraux et marxistes dont l'affrontement domine le XX^e siècle vont conclure une alliance objective pour écarter l'abeille du champ de bataille des idées politiques.

De ces années où *Apis* portait les idéologies naissantes sur les fonts baptismaux demeure le legs de l'économie coopérative et mutualiste, grande consommatrice d'allégories apicoles. Au milieu du XIX^e siècle, l'entrepreneur Jean-Baptiste André Godin, adepte de l'« association coopérative du capital et du travail », édifie à Guise (Aisne) le « familistère », un ensemble de logements avant-gardiste destiné à offrir « dignité et bien-être » aux ouvriers de sa fonderie. Le modèle en est une ruche « *dont la reine est la solidarité* ».

Nombre d'organismes de prévoyance ou d'assurance mutuelle continuent de se prévaloir du patronage de l'abeille, dont la réputation d'intelligence collective a toujours plu aux francs-maçons. Ils se retrouvent dans des loges qu'ils baptisent « *ruches* » et réservent à l'hyménoptère une place de choix dans leur bestiaire.

L'abeille n'a pourtant pas besoin que les hommes l'intronisent dans leurs jeux de pouvoir pour que sa nature d'animal politique saute aux yeux. Il suffit de la voir à l'œuvre. A l'intérieur de la ruche, ce sont les ouvrières qui choisissent les futures reines en décidant de nourrir plusieurs larves exclusivement avec de la gelée royale. La première née pratiquera l'assassinat politique en éliminant ses rivales puis fomentera un coup d'Etat pour forcer la reine sortante à faire scission avec les membres de la colonie lui étant restés fidèles.

Une fois à l'extérieur, l'essaim échappé devra choisir un nouveau nid. Les divers points de chute sélectionnés par les éclaireuses seront soumis à l'approbation collective lors d'une sorte d'assemblée générale. Les ouvrières favorables à chaque destination effectueront une danse à laquelle les autres seront invitées à se joindre pour marquer leur soutien. Jusqu'à ce qu'un consensus général s'opère au sein de la collectivité qui s'envolera vers sa nouvelle demeure sans qu'aucun de ses membres fasse défection. Un élan vital encadré par le centralisme démocratique.

Prochain article Une franche allergie au productivisme